

SCHUBERT

**SCHWANENGEANG
STRING QUINTET**

JULIAN PRÉGARDIEN
MARTIN HELMCHEN
CHRISTIAN TETZLAFF
FLORIAN DONDERER
RACHEL ROBERTS
TANJA TETZLAFF
MARIE-ELISABETH HECKER

α

MENU

- › TRACKLIST
- › TEXTE FRANÇAIS
- › ENGLISH TEXT
- › DEUTSCH KOMMENTAR
- › SUNG TEXTS





CD 1

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

SCHWANENGESANG, D.957

Poems by Ludwig Rellstab (1799-1860)

- | | | |
|----|--------------------|------|
| 1. | ABSCHIED | 4'11 |
| 2. | IN DER FERNE | 7'25 |
| 3. | STÄNDCHEN | 3'40 |
| 4. | FRÜHLINGSSEHNSUCHT | 3'45 |
| 5. | KRIEGERS AHNUNG | 5'27 |
| 6. | LIEBESBOTSCHAFT | 3'02 |
| 7. | AUFENTHALT | 3'19 |

FELIX MENDELSSOHN (1809-1847)

- | | | |
|----|------------------------------|------|
| 8. | LIED OHNE WORTE, OP.30, NO.3 | 2'19 |
|----|------------------------------|------|

FRANZ SCHUBERT

- | | | |
|----|-----------------------|------|
| 9. | SCHWANENGESANG, D.744 | 3'23 |
|----|-----------------------|------|

SCHWANENGESANG, D.957

Poems by Heinrich Heine (1797-1856)

- | | | |
|-----|--------------------|------|
| 10. | DAS FISCHERMÄDCHEN | 2'28 |
| 11. | AM MEER | 5'03 |
| 12. | DIE STADT | 3'01 |
| 13. | DER DOPPELGÄNGER | 4'54 |
| 14. | IHR BILD | 3'16 |
| 15. | DER ATLAS | 2'32 |

FANNY MENDELSSOHN (1805-1847)

OPUS 1 NO.1

16. SCHWANENLIED *Poem by Heinrich Heine*

3'28

TOTAL TIME CD1: 61'22

JULIAN PRÉGARDIEN TENOR
MARTIN HELMCHEN PIANO

CD2

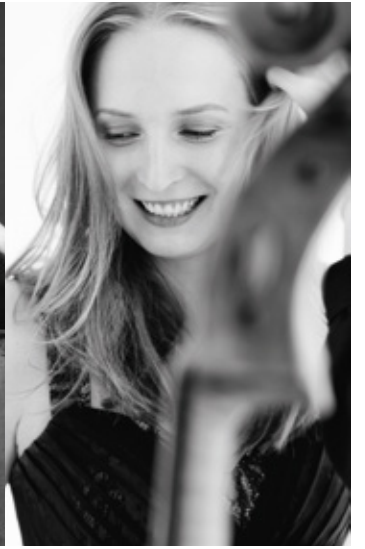
FRANZ SCHUBERT

STRING QUINTET, D.956

- | | | |
|----|--|-------|
| 1. | I. ALLEGRO MA NON TROPPO | 19'19 |
| 2. | II. ADAGIO | 13'47 |
| 3. | III. SCHERZO. PRESTO – TRIO. ANDANTE SOSTENUTO | 9'35 |
| 4. | IV. ALLEGRETTO – PIÙ ALLEGRO | 9'09 |

TOTAL TIME CD2: 51'52

CHRISTIAN TETZLAFF VIOLIN
FLORIAN DONDERER VIOLIN
RACHEL ROBERTS VIOLA
TANJA TETZLAFF CELLO
MARIE-ELISABETH HECKER CELLO



LA VIRGULE FANTÔME

PAR JACQUES DRILLON

Faut-il rappeler que le *Schwanengesang* de Schubert n'est pas un « vrai » cycle ? Qu'il est constitué d'un regroupement d'éditeur, d'une manipulation commerciale qui tire du puriste un sourire entendu, et dont l'ordonnancement même est variable (dans sa transcription pour piano solo, Liszt le bouleversera) ? Nous aimons les histoires complètes (*Winterreise*, *Die schöne Müllerin*), unifiées par le ton, et si possible groupées par douze (ou alors marquées par l'inachèvement, comme le Requiem de Mozart, fauché en plein élan). C'est clos, satisfaisant pour l'esprit, cela se relie plein cuir, cela se commémore... (Le monde musical a été bien embarrassé d'apprendre que les *Quatre derniers lieder* de Richard Strauss étaient cinq, depuis la découverte de *Malven*. Quatre n'est pas six, mais désigne tout de même le nombre de saisons, d'évangélistes, d'ères géologiques... Alors que cinq n'est rien ; et *Malven* ne jouira jamais du prestige de *September* ou d'*Im Abendrot*.) Dans le cas de Schubert, plutôt que de blâmer l'éditeur Haslinger d'avoir réuni en 1829 ces quatorze pièces, d'atmosphères très diverses, un an après la mort du compositeur, et de leur avoir donné un titre écrit en italique, il faudrait le remercier. Sans lui, elles eussent sans doute fini disséminées dans les sept volumes de lieder de chez Peters, autant dire perdues, jamais chantées, comme le vrai *Schwanengesang*, de Schubert, le lied, égaré dans le volume quatre, ou comme les symphonies sans titre de Haydn. Avec les sept dernières paroles du Christ, on ne fait pas autre chose que combiner les quatre évangiles, dans le seul but d'obtenir un nombre biblique. Vulgaire compilation, mais qui nous a valu bien des chefs-d'œuvre, dont le titre s'écrit en italique...

Quelle est la question posée par ce titre posthume ? Est-ce une œuvre complète, qui s'appellerait *Schwanengesang*, de Schubert, ou bien le chant du cygne de Schubert, sans virgule, sans italiques, sans majuscule ? La présence ici du Quintette en *ut*, composé par Schubert deux mois

avant sa mort, tend à privilégier la seconde hypothèse ; avec la sonate en *si* bémol, nous aurions eu un chant du cygne complet, avec sa cadence finale, son dernier tutti. Ce serait son *opus ultimum*, comme on nomme le *Schwanengesang* de Schütz, un testament, alors qu'il ne s'agit que du Psaume 119.

Dans son *Chant du cygne*, Tchékhov met en scène un vieux comédien en costume de Calchas, le devin de l'*Odyssée*, et dans le *Phédon*, Socrate dit que le cygne chante au moment de mourir parce que, animal apollinien, il est devin ; et qu'il entrevoit la félicité d'après la mort, parmi « ses dieux ». Il pourrait pleurer à l'idée de quitter la vie merveilleuse qu'il avait : « Adieu la peine et le plaisir, adieu les roses », écrit Aragon... Deux visions de la mort, fin ou début, comme s'opposent les deux « Tout est consommé », septième et dernière parole de Jésus, telle que mise en musique par Bach (dessin descendant, affligé) et par Schütz (dessin ascendant, triomphant).

Le cygne est devin, Calchas est devin, mais Schubert ne l'est pas. Nous avons voulu voir dans ses dernières œuvres, surtout dans le sublissime adagio du Quintette en *ut*, avec ses *pizzicati* qui paraissent autant de déchirures, de clous dans les mains, d'ongles arrachés, l'expression d'une douleur atroce. Et de son côté le vieux Svetloïdov de Tchékhov est en larmes ; tout devin qu'il vienne de jouer, il pleure comme un homme, parce qu'il va quitter la vie, et qu'il ne sait vraiment pas ce qui vient après : « Ma chanson est finie ! » Et puis il se rappelle sa gloire passée, son roi Lear, son Hamlet ; alors sa joie revient : « Là où il y a de l'art, du talent, il n'y a ni vieillesse, ni solitude, ni maladie, et la mort elle-même n'est la mort qu'à moitié ! » Voilà qui éclaire notre lanterne.

En effet, le *Schwanengesang* n'est pas le chant du cygne de Schubert, pas plus que ne l'est son funèbre quintette. Car enfin, dès avant de mourir en homme absolument, irrémédiablement seul, il écrira sur son lit de mort *Le pâtre sur le rocher*, qui n'a rien d'un testament, quelques exercices de contrepoint, qui n'attestent pas non plus le désespoir d'un homme qui se sait malade et

promis à une mort prochaine, et enfin, le *Taubenpost* du *Schwanengesang*. À l'inverse, on trouve maint œuvre antérieure qui aurait pu faire figure de pièce ultime, de dernier regard au public avant de quitter la scène du monde.

« Là où il y a de l'art, il n'y a ni... » Une fois Beethoven enterré (1827), Schubert se montre d'une fécondité presque inimaginable, produisant chef-d'œuvre après chef-d'œuvre. Il semble avide, pressé. Il songe peut-être à la mort, mais son désir de créer, son énergie vitale sont intacts. Nous savons qu'il est mort tel jour à telle heure ; nous imaginons donc, rétrospectivement, qu'il gagnait du temps, qu'il sentait la mort rôder et s'approcher de lui, dans un mouvement de spirale inexorable ; mais c'est un abus de pensée, si l'on peut dire, un anachronisme : lui se sent vivant, généreux, fertile. Surabondant. Ce n'est pas qu'il enchaîne les œuvres : il les *ajoute* les unes aux autres, comme Balzac ou Proust, qui écrivaient de nouveaux chapitres dans les marges de leurs épreuves et qui les allongeaient de plus en plus, au fil des années, d'une écriture de plus en plus filante. Ce n'est pas par le temps qu'il est pressé, mais par sa propre puissance créatrice, par l'afflux d'idées. (On dirait que c'est Dieu qui, affolé par la brièveté de ce destin qu'il avait pourtant lui-même déterminé, a mis les bouchées doubles, et lui a inspiré autant d'œuvres géniales en si peu de temps, et de plus en plus denses.) Le chant du cygne n'est un chant du cygne que pour ceux qui voient le cygne mort. Pour lui, vivant, c'était de la musique.

THE PHANTOM COMMA

BY JACQUES DRILLON

Do we need reminding that Schubert's *Schwanengesang* is not a 'real' cycle? That it consists of a grouping contrived by a publisher, a commercial manipulation that draws a knowing smile from the purist, and whose very ordering is variable (in his transcription for solo piano, Liszt changed it)? We like complete stories (*Winterreise*, *Die schöne Müllerin*), unified by tone, and if possible grouped in twelves (or else marked by incompleteness, like Mozart's Requiem, cut off in mid-flight). They are closed, intellectually satisfying, they can be bound in full leather, they can be commemorated . . . (The musical world was thoroughly embarrassed to learn that Richard Strauss's *Four Last Songs* were five, following the discovery of *Malven*. Four is not six, but all the same, it designates the number of seasons, evangelists, geological eras and so forth. Whereas five is nothing; and *Malven* will never enjoy the prestige of *September* or *Im Abendrot*.) In Schubert's case, rather than blaming the publisher Haslinger for having assembled these fourteen pieces, very different in mood, in 1829, a year after the composer's death, and given them a title written in italics, we should thank him. Had it not been for him, they would probably have ended up scattered among the seven volumes of lieder published by Peters, as good as lost, never sung, like Schubert's actual *Schwanengesang*, the lied mislaid in the middle of volume four, or like Haydn's untitled symphonies. With the seven last words of Christ, an anthologist did no more than combine the four Gospels, with the sole aim of obtaining a biblical number. A vulgar compilation, but one that has given us many masterpieces, whose titles are written in italics . . .

What is the question posed by this posthumous title? Is it a complete work, called *Schwanengesang*, by Schubert, or is it Schubert's swansong, without a comma, without italics, without a capital letter? The presence here of the Quintet in C, composed by Schubert two months before his death, tends to favour the latter hypothesis; with the Sonata in B flat in addition, we would have

had a complete swansong, with his final cadence, his last tutti. It would be his opus *ultimum*, as Schütz's *Schwanengesang* is known, a testament, although it is only Psalm 119.

In his play *The Swan Song*, Chekhov portrays an elderly actor in the costume of Calchas, the seer of the *Odyssey*, and in the *Phaedo* Socrates says that the swan sings at the moment of its death because, as an Apollonian creature, it is a seer; and that it foresees bliss after death, among 'its gods'. It might be weeping at the idea of leaving the wonderful life it had: '*Adieu la peine et le plaisir, adieu les roses*' (Farewell to pain and pleasure, farewell to roses), wrote Aragon. Two visions of death, as end or as beginning, just as the two settings of 'It is finished', the seventh and last word of Jesus, respectively by Bach (descending, afflicted motif) and Schütz (ascending, triumphant motif) are diametrically opposed.

The swan is a seer, Calchas is a seer, but Schubert is not. Commentators have attempted to see in his last works, especially in the sublimely beautiful Adagio of the Quintet in C, with its pizzicatos that sound like so many tears, or nails driven into hands, or nails torn out, the expression of excruciating pain. And Chekhov's old Svetlovidov is in tears; even though he has just played the seer, he weeps like a man, because he is about to depart this life, and he really doesn't know what comes next: 'My song is over!' And then he remembers his past glory, his King Lear, his Hamlet, and his joy returns: 'Where there is art and genius there can never be such things as old age or loneliness or sickness, and death itself is only half . . .' Here is something that can shed light on our subject.

For *Schwanengesang* is not Schubert's swansong, any more than is his sombre Quintet. For in fact, just before he died as a man absolutely, irretrievably alone, he wrote on his deathbed *Der Hirt auf dem Felsen*, which has nothing of a testament about it; a few counterpoint exercises, which do not betoken the despair of someone who knew he was ill and his days were numbered; and finally *Die Taubenpost*, included in *Schwanengesang*. By contrast, one can find plenty of earlier

works that could have stood in as final piece, as last glance at the audience before leaving the stage of the world.

‘Where there is art, there is neither . . .’ Once Beethoven was buried (1827), Schubert showed himself to be almost unimaginably prolific, producing masterpiece after masterpiece. He seems eager, in a hurry. He may be thinking of death, but his creative urge, his life force, are intact. We know that he died on such and such a day at such and such an hour; we therefore imagine, in retrospect, that he was stalling for time, that he could feel death lurking and approaching him in an inexorable spiral; but this is an abusive concept, as it were, an anachronism: for his part, he feels alive, generous, fertile. Superabundant. It is not that he writes one work after another in assembly-line fashion: he *adds* them one to the other, like Balzac or Proust, who wrote new chapters in the margins of their proofs, lengthening them more and more, as the years went by, in an increasingly fluent style. He is not under the pressure of time, but of his own creative power, of his flood of ideas. (One might even imagine that God, distraught at the brevity of a destiny predetermined by Himself, has redoubled His efforts, inspiring the composer to produce so many prodigious, and ever denser, works in such a short space of time.) The swansong is only a swansong for those who see the swan dead. For him, alive, it was music.

DAS GESPENSTISCHE KOMMA

VON JACQUES DRILLON

Muss man daran erinnern, dass Schuberts Schwanengesang kein „echter“ Zyklus ist? Dass ein Herausgeber ihn erfunden hat, dass er ein kommerzielles Machwerk ist, auf das die Puristen herabsehen und das sogar in seinem Aufbau veränderbar ist (Liszt wird ihn in seiner Transkription für Klavier abwandeln)? Wir lieben die vollständigen Geschichten (*Winterreise*, *Die schöne Müllerin*), einheitlich im Ton und womöglich in Zwölfergruppen gegliedert (oder aber von der Nichtvollendung gezeichnet wie Mozarts Requiem, das im vollen Schwung abbricht). Dergleichen ist abgeschlossen, geistig befriedigend, kann in Leder gebunden und an Gedenktagen gefeiert werden... (Die musikalische Welt geriet in einige Verlegenheit, als sie erfuhr, dass die *Vier letzten Lieder* von Richard Strauss sich nach der Entdeckung von *Malven* auf fünf erweiterten. Vier ist nicht sechs, verweist aber immerhin auf die Jahreszeiten, die Evangelisten, die Erdzeitalter... Aber fünf ist nichts; *Malven* wird nie das Prestige von *September* und *Im Abendrot* erreichen.) Was aber den *Schwanengesang* angeht, so ist Haslinger, der Herausgeber, nicht dafür zu tadeln, dass er diese vierzehn atmosphärisch sehr unterschiedlichen Stücke 1829, ein Jahr nach dem Tod des Komponisten, versammelt und unter einem gemeinsamen Titel herausgegeben hat. Im Gegenteil, man sollte ihm Dank wissen. Ohne ihn wären sie sicherlich auf die sieben Bände der Edition Peters verstreut worden und also so gut wie verlorengegangen; sie würden – wie Schuberts echter *Schwanengesang*, der in den vierten Band dieser Sammlung geraten ist, oder wie die Symphonien Haydns ohne Titel – praktisch nie aufgeführt. Die sieben letzten Worten Christi wurden aus den vier Evangelien zusammengesucht mit dem einzigen Ziel, auf eine biblische Zahl zu kommen. Eine berechnende Kompilation, die uns doch eine Reihe hochrangiger Kunstwerke beschert hat...

Der posthume Titel stellt uns vor die Frage: Ist dies nun ein vollständiges Werk von Schubert, *Schwanengesang*, oder ist es einfach der Schwanengesang von Schubert, ohne Komma und ohne Kursivschrift? Das hier beigegebene Quintett Schuberts in C-Dur, zwei Monate vor seinem Tod entstanden, scheint die zweite Hypothese zu rechtfertigen; zusammen mit der Sonate in B-Dur hätten wir einen vollständigen Schwanengesang samt seiner Schlusskadenz, seinem letzten Tutti. Es wäre sein *opus ultimum* wie das, was man als den *Schwanengesang* von Schütz betitelt hat, der ein Testament darstellt, obgleich es in ihm nur um den Psalm 119 geht.

Tschechow steckt in seinem *Schwanengesang* einen alten Schauspieler in das Gewand des Kalchas, des Sehers der *Odyssee*, und Sokrates sagt im *Phaidon*, der Schwan singe im Sterben, weil er, als Tier Apollos göttlicher Natur, das Glück erahnt, nach dem Tod bei „seinen Göttern“ zu sein. Die Vorstellung, aus seinem wundervollen Leben zu scheiden, bringe ihn zum Weinen, schrieb Aragon: „Adieu Mühe und Lust, Adieu ihr Rosen“. Zwei Sichtweisen des Todes – Ende oder Anfang? – stehen einander gegenüber: Man denke nur an das siebte und letzte Wort Jesu am Kreuz, „Es ist vollbracht“ – bei Bach absteigend, gramvoll, bei Schütz jedoch aufsteigend, triumphierend.

Der Schwan ist ein Hellseher, Kalchas ist ein Hellseher, aber Schubert nicht. Wir haben in seinen letzten Werken, zumal in dem höchst sublimen Adagio des Quintetts in C-Dur mit seinen pizzicati, die uns an Verletzungen, Nägel in den Händen, abgerissene Fingernägel erinnern, den Ausdruck furchtbaren Schmerzes sehen wollen. Und Tschechows alter Swetlowidow ist tränenüberströmt; der Hellseher, den er eben noch spielte, weint wie ein gewöhnlicher Mensch, der aus dem Leben scheiden wird und wirklich nicht weiß, was nachher kommt: „Mein Lied ist aus!“ Doch dann erinnert er sich an seine glorreiche Vergangenheit, an seinen König Lear, seinen Hamlet, und die Freude kehrt wieder: „Wo Kunst ist, wo Talent ist, da gibt es weder Alter noch Einsamkeit noch Krankheit, und sogar der Tod ist nur halb der Tod!“ Das hilft uns weiter.

Schwanengesang ist nämlich nicht Schuberts Schwanengesang, nicht mehr als sein düsteres Quintett. Als absolut, unheilbar vereinsamter Mensch schreibt er noch auf seinem Sterbebett den *Hirt auf dem Felsen*, der nichts von einem Testament hat, einige Kontrapunktübungen, die auch nicht von der Verzweiflung eines Menschen zeugen, der weiß, dass er krank ist und sein naher Tod gewiss, und schließlich die *Taubenpost* aus dem *Schwanengesang*. Manch früheres Werk hätten sich als letztes Stück, als letzter Blick auf sein Publikum vor dem Abgang von der Weltbühne, weit eher empfohlen.

„Wo Kunst ist, wo Talent ist, da gibt es weder...“ Nach Beethovens Beerdigung zeigte Schubert sich von fast unvorstellbarem Schaffensdrang, er produzierte ein Meisterwerk nach dem anderen. Er wirkt hungrig, pressiert. Vielleicht dachte er an den Tod, aber seine Schaffenslust, seine Lebensenergie waren intakt. Wir wissen, wann er starb, an welchem Tag, zu welcher Stunde; rückblickend stellen wir uns daher vor, dass er Zeit gewinnen wollte, dass er spürte, wie unerbittlich der Tod heranrückte. Aber damit missbrauchen wir unser Wissen, wenn man so sagen darf, wir begehen einen Anachronismus, denn er selber fühlte sich lebendig, überströmend produktiv. Nicht dass er die Werke aneinander gereiht hätte: Er fügte das eine dem anderen hinzu wie Balzac oder Proust, die auf den Rand ihrer Druckfahnen neue Kapitel schrieben und sie im Lauf der Jahre immerzu noch verlängerten, in immer flüchtigerer Schrift. Nicht die Zeit drängte ihn, sondern seine Schaffenskraft, sein Ideenreichtum. (Fast möchte man meinen, Gott selbst, bestürzt durch die Kürze der Lebensfrist, die er ihm gesetzt hatte, beschleunige das Tempo und gebe ihm so viele geniale und immer dichtere Werke in so kurzer Zeit ein.) Der Schwanengesang ist ein Schwanengesang nur für die, die den Schwan tot sehen. Für ihn, der lebte, war es Musik.

FRANZ SCHUBERT (1797-1828)

SCHWANENGESANG, D.957

Ludwig Rellstab (1799-1860)

1. ABSCHIED

Ade, Du muntre, Du fröhliche Stadt, Ade!
Schon scharret mein Rösslein mit lustigem Fuß;
Jetzt nimm noch den letzten, den scheidenden
[Gruß.

Du hast mich wohl niemals noch traurig gesehn,
So kann es auch jetzt nicht beim Abschied
[geschehn.

Ade, Ihr Bäume, Ihr Gärten so grün, Ade!
Nun reit' ich am silbernen Strome entlang,
Weit schallend ertönet mein Abschiedsgesang;
Nie habt Ihr ein trauriges Lied gehört,
So wird Euch auch keines beim Scheiden beschert.

Ade, Ihr freundlichen Mägdlein dort, Ade!
Was schaut Ihr aus blumenumduftetem Haus
Mit schelmischen, lockenden Blicken heraus?
Wie sonst, so grüß' ich und schaue mich um,
Doch nimmer wend' ich mein Rößlein um.

Ade, liebe Sonne, so gehst Du zur Ruh, Ade!
Nun schimmert der blinkenden Sterne Gold.
Wie bin ich Euch Sternlein am Himmel so hold;
Durchziehn wir die Welt auch weit und breit,
Ihr gebt überall uns das treue Geleit.

Ade, Du schimmerndes Fensterlein hell, Ade!
Du glänzest so traulich mit dämmerndem Schein,

FAREWELL

Farewell! Lively, cheerful town, farewell!
Already my horse is pawing the ground
 [with eager hoof;
Accept now my last, my parting salute.
You never yet saw me sad,
Nor can that come to pass when I leave you.

Farewell, trees and garden so green, farewell!
Now I ride along the silvery stream,
My farewell song echoes far and wide;
You never heard a sad song,
Nor will I offer you one as I depart.

Farewell, you comely maidens over there, farewell!
Why are you looking out with mischievous,
 [alluring glances
From houses fragrant with flowers?
I greet you as ever I did, and look around,
But never will I turn my horse back.

Farewell, dear sun, as you go to rest, farewell!
Now the twinkling stars shimmer like gold.
How dear you are to me, little stars in the heavens;
Though we travel the length and breadth
 [of the world,
You faithfully escort us everywhere.

Farewell! Little window gleaming bright, farewell!
You shine so cosily in the twilight glow,

ADIEU

Adieu, riante et joyeuse cité, adieu !
Mon cheval déjà piaffe d'allégresse ;
Reçois à présent mon dernier salut.
Jamais en tes murs tu ne me vis triste,
Je ne le serai pas au moment de partir.
Adieu, riante et joyeuse cité, adieu !

Adieu, arbres, jardins si verts, adieu !
Du ruisseau argenté je trotte sur la rive
Et mes chansons d'adieu jusqu'aux lointains
 [résonnent.
Jamais un triste chant n'est sorti de ma bouche,
Vous n'en entendrez pas au moment où je pars.
Adieu, arbres, jardins si verts, adieu !

Adieu, aimables jeunes filles, adieu !
De vos maisons fleuries et parfumées,
Que regardez-vous donc avec vos yeux espiègles ?
Comme autrefois je me retourne et vous salue,
Mais plus jamais vers vous je ne tournerai bride.
Adieu, aimables jeunes filles, adieu !

Adieu, soleil aimé, tu vas en paix, adieu !
Déjà scintille au ciel l'or des étoiles.
Comme vous m'êtes chers, petits astres des cieux !
Vous et moi voyageons sur les routes du monde,
Et vous m'êtes partout une escorte fidèle.
Adieu, soleil aimé, tu vas en paix, adieu !

Adieu, fenêtre à la clarté si pure, adieu !
Ton éclat familier dans l'ombre grandissante

Und ladest so freundlich ins Hüttchen uns ein.
Vorüber, ach, ritt ich so manches mal
Und wär' es denn heute zum letzten mal?

Ade, Ihr Sterne, verhüllet Euch grau! Ade!
Des Fensterlein trübes verschimmerndes Licht
Ersetzt Ihr unzähligen Sterne mir nicht;
Darf ich hier nicht weilen, muß hier vorbei,
Was hilft es, folgt Ihr mir noch so treu!

2. IN DER FERNE

Wehe dem Fliehenden
Welt hinaus ziehenden!
Fremde durchmessenden,
Heimath vergessenden,
Mutterhaus hassenden,
Freunde verlassenden
Folget kein Segen, ach!
Auf ihren Wegen nach!

Herze, das sehnende,
Auge, das thränende,
Sehnsucht, nie endende,
Heimwärts sich wendende!
Busen, der wallende,
Klage, verhallende,
Abendstern, blinkender,
Hoffnungslos sinkender!

And invite us so cordially into the cottage.
Ah, I have ridden past you so often:
Will today be the last time?

Farewell, stars, mantle yourselves in grey! Farewell!
You numberless stars cannot replace for us
That little window's dim, fading light;
If I may not linger here, if I must ride on,
What good are you, however faithfully
 [you follow me?

FAR AWAY

Woe betide the fugitive
Who ventures out into the world!
Traversing foreign lands,
Forgetting his homeland,
Detesting his mother's house,
Forsaking his friends,
Alas, no blessing follows him
On his way!

The yearning heart,
The weeping eye,
The never-ending longing,
The turning towards home!
The heaving breast,
The fading lament,
The gleaming evening star,
Sinking, devoid of hope!

Nous convie si gaiement à franchir l'humble seuil.
J'ai passé si souvent devant la maisonnette,
Ah! serait-ce aujourd'hui pour la dernière fois?
Adieu, fenêtre à la clarté si pure, adieu!

Adieu, étoiles, voilez-vous de gris, adieu!
La timide et tremblante lueur de sa fenêtre,
Étoiles innombrables, vous ne pourrez jamais
 [la remplacer.
Je ne dois plus longtemps m'arrêter, ah, partons!
À quoi bon désormais votre escorte fidèle?
Adieu, étoiles, voilez-vous de gris, adieu!

AU LOIN

Malheur au fugitif,
Errant de par le monde!
Foulant des terres étrangères,
Oubliant son pays natal,
Haïssant son foyer,
Abandonnant ses amis,
Nulle bénédiction, hélas!
N'accompagne ses pas!

Oh, le cœur qui se brise,
Les yeux de pleurs emplis,
Et le mal infini
Du pays qui appelle!
L'âme qui se tourmente,
La plainte au loin mourant,
L'étoile scintillante,
Disparue sans espoir!

Lüfte, Ihr säuselnden,
Wellen sanft kräuselnden,
Sonnenstrahl, eilender,
Nirgend verweilender:
Die mir mit Schmerze, ach!
Dies treue Herze brach,
Grüßt von den Fliehenden,
Welt hinaus ziehenden!

3. STÄNDCHEN

Leise flehen meine Lieder
Durch die Nacht zu Dir;
In den stillen Hain hernieder,
Liebchen, komm' zu mir!

Flüsternd schlanke Wipfel rauschen
In des Mondes Licht;
Des Verräthers feindlich Lauschen
Fürchte, Holde, nicht.

Hörst die Nachtigallen schlagen?
Ach! sie flehen Dich,
Mit der Töne süßen Klagen
Flehen sie für mich.

Sie verstehn des Busens Sehnen,
Kennen Liebesschmerz,
Rühren mit den Silbertönen
Jedes weiche Herz.

Laß auch Dir die Brust bewegen,
Liebchen, höre mich!

Ye sighing breezes,
Gently rippling waves,
Hastening sunbeams,
Never tarrying:
Greet her who so painfully broke
My faithful heart
From the fugitive
Who ventures out into the world.

SERENADE

Softly my songs beseech you
Through the night;
Down to the silent grove,
Beloved, come to me!

Slender treetops rustle and whisper
In the moonlight;
My darling, have no fear
That a hostile betrayer might overhear us.

Can you hear the nightingales sing?
Ah, they implore you;
With their sweet plaints
They plead with you for me.

They understand the heart's yearning,
They know the sorrow of love,
With their silvery notes
They touch every tender heart.

Let your breast too be moved,
Beloved, hear me!

Brises qui murmurez,
Vagues qui ondoyez,
Clair rayon, qui te hâtes,
Sans t'arrêter jamais :
À celle qui brisa,
Hélas! ce cœur fidèle,
Apportez le salut de celui qui a fui,
Et qui s'en est allé de par le monde !

SÉRÉNADE

Doucement mes chansons implorent
Et montent dans la nuit vers toi ;
Dans le bosquet silencieux,
Descend, mon aimée, viens à moi !

Les hautes ramures frissonnent
Et murmurent au clair de lune ;
Ne crains pas, ô ma charmante,
D'un traître l'oreille ennemie.

Entends-tu ? Les rossignols chantent.
Hélas ! c'est toi qu'ils supplient,
De leurs chansons les douces plaintes
T'implorent pour moi.

Ils savent les désirs de l'âme,
Connaissent la douleur d'aimer ;
Et de leurs notes argentines
Font vibrer tous les tendres cœurs.

Ah ! que le tien aussi fléchisse,
Entends-moi, ô ma bien-aimée !

Bebend harr' ich Dir entgegen;
Komm', beglücke mich!

4. FRÜHLINGSSEHNSUCHT

Säuselnde Lüfte
Wehend so mild,
Blumiger Düfte
Athmend erfüllt!
Wie haucht Ihr mich wonnig begrüßend an!
Wie habt Ihr dem pochenden Herzen gethan?
Es möchte Euch folgen auf luftiger Bahn!
Wohin?

Bächlein, so munter
Rauschend zumal,
Wollen hinunter
Silbern in's Thal.
Die schwebende Welle, dort eilt sie dahin!
Tief spiegeln sich Fluren und Himmel darin.
Was ziehst Du mich, sehrend verlangender Sinn,
Hinab?

Grüßender Sonne
Spielendes Gold,
Hoffende Wonne
Bringest Du hold.
Wie labt mich Dein selig begrüßendes Bild!
Es lächelt am tiefblauen Himmel so mild,
Und hat mir das Auge mit Thränen gefüllt!
Warum?

Trembling I await you:
Come, make me happy!

LONGING IN SPRINGTIME

Whispering breezes
Blowing so gently,
Filled with the fragrant
Breath of flowers!
How blissfully your breath greets me!
What have you done to my pounding heart?
It longs to follow you on your airy path!
Whither?

Brooklets, so cheerfully
Babbling on,
Seek their silvery way
Down to the valley.
The gliding current rushes past!
In its depths fields and sky are reflected.
Why, longing, yearning senses, do you draw me
Down yonder?

The welcoming sun's
Glittering gold,
The bliss of hope,
You tenderly bring.
How your joyous greeting refreshes me!
It smiles so benignly in the deep blue sky,
And has filled my eyes with tears:
Why?

Tout tremblant j'attends et j'espère,
Viens, rends-moi heureux !

ÉLAN PRINTANIER

Brises qui murmurez,
DouceMENT frémissantes,
Portant dans votre haleine
Le parfum des fleurs !
Votre souffle m'accueille avec tant de délices !
Qu'avez-vous fait à ce cœur qui palpite ?
Il voudrait tant vous suivre en vos courses ailées !
Mais où ?

Les gais ruisselets
Follement babillent,
Traçant vers le val
Leur sillon d'argent.
Et le flot léger court à perdre haleine !
Les prés et le ciel viennent s'y mirer.
Pourquoi m'entraîner, ô ardents désirs,
Là-bas, tout en bas ?

Or resplendissant
Du clair soleil qui me sourit,
Tu m'apportes, astre charmant,
Les délices de l'espérance !
Ton joyeux salut rafraîchit mon âme !
Et ton doux sourire au ciel azuré
De larmes a rempli mes yeux !
Pourquoi ?

Grünend umkränzet
Wälder und Höh'!
Schimmernd erglänzet
Blüthenschnee!
So dränget sich Alles zum bräutlichen Licht;
Es schwellen die Keime, die Knospe bricht;
Sie haben gefunden was ihnen gebricht:
Und Du?

Rastloses Sehnen!
Wünschendes Herz,
Immer nur Thränen,
Klage und Schmerz?
Auch ich bin mir schwellender Triebe bewußt!
Wer stillt mir endlich die drängende Lust?
Nur Du befreist den Lenz in der Brust,
Nur Du!

5. KRIEGERS AHNUNG

In tiefer Ruh liegt um mich her
Der Waffenbrüder Kreis;
Mir ist das Herz so bang so schwer,
Von Sehnsucht mir so heiß.

Wie hab' ich oft so süß geträumt
An ihrem Busen warm!
Wie freundlich schien des Heerdes Gluth,
Lag sie in meinem Arm!

Hier, wo der Flammen düstrer Schein
Ach nur auf Waffen spielt,

Forests and summits
Are wreathed in green!
Snowy blossom
Shimmers and gleams!
Thus all things throng towards the bridal torch;
Seeds are swelling, buds are bursting;
They have found what they lacked:
And you?

Restless longing!
Yearning heart,
Is it always to be only tears,
Laments and grief?
I too feel swelling passions!
Who will still my ardent desire at last?
Only you can free the springtime in my breast,
Only you!

WARRIOR'S FOREBODING

Deep in slumber, my brothers in arms
Lie around me in a circle;
My heart is so anxious, so heavy,
So ardent with longing.

How often have I dreamt sweet dreams
Upon her warm bosom!
How welcoming did the glowing hearth seem
When she lay in my arms!

Here, where the dismal gleam of the flames,
Alas, flickers only upon weapons,

Forêts et hauteurs
De vert se couronnent,
Et des fleurs de neige
Scintillent là-haut !
Vers le flambeau d'hymen tout désormais
[se presse !
Le germe grandit, le bourgeon éclate ;
Et tous ont trouvé ce qui leur manquait :
Et toi ?

Ô désirs inquiets,
Cœur inassouvi,
Ne connaissez-vous donc que larmes,
Plaintes et tourments ?
Ah ! je sens moi aussi un élan qui me pousse !
Qui apaisera mon ardent désir ?
Ce printemps dans mon cœur tu peux le délivrer,
Toi seule !

PRESENTIMENTS DU GUERRIER

Dans un profond sommeil autour de moi reposent
Mes fidèles compagnons d'armes ;
Mon cœur est si triste, si lourd,
Et si plein d'un ardent désir.

Que de songes charmants j'ai rêvés autrefois,
Blotti contre son sein !
La lueur du foyer, qu'elle semblait paisible,
Quand elle était entre mes bras !

Ici, où le sombre éclat de la flamme,
Hélas ! ne luit que sur le fer,

Hier fühlt die Brust sich ganz allein,
Der Wehmuth Thräne quillt.

Herz! Daß der Trost Dich nicht verläßt!
Es ruft noch manche Schlacht.
Bald ruh' ich wohl und schlafe fest,
Herzliebste – Gute Nacht!

6. LIEBESBOTSCHAFT

Rauschendes Bächlein,
So silbern und hell,
Eilst zur Geliebten
So munter und schnell?
Ach trautes Bächlein
Mein Bote sey Du;
Bringe die Grüße
Des Fernen ihr zu.

All' ihre Blumen
Im Garten gepflegt,
Die sie so lieblich
Am Busen trägt,
Und ihre Rosen
In purpurner Gluth,
Bächlein, erquicke
Mit kühlender Fluth.

Wann sie am Ufer,
In Träume versenkt,
Meiner gedenkend
Das Köpfchen hängt;

Here the heart feels quite alone,
And tears of melancholy well up.

O heart, let not comfort forsake you!
Many a battle summons you still.
Soon I will rest well and sleep soundly.
My dearest – good night!

LOVE'S MESSAGE

Murmuring brook,
So silvery bright,
Are you hastening to my beloved,
So blithely and swiftly?
Ah, dear brook,
Be my messenger;
Bring her greetings
From one who is far away.

All the flowers
She has grown in her garden,
Which she so charmingly
Wears on her bosom,
And her roses
In their crimson glow:
Little brook, refresh them
With your cooling stream.

When she is on the bank,
Lost in dreams,
And, thinking of me,
Hangs her head,

Ici le cœur est solitaire,
Les larmes du chagrin jaillissent de mes yeux.

Ah, mon cœur ! Que l'espoir ne t'abandonne pas !
D'autres combats me réclament encore.
Bientôt je dormirai en un profond repos,
Ô toi, chère à mon cœur, tendre amour –
[bonne nuit !

MESSAGE D'AMOUR

Petit ruisseau au doux murmure,
Si clair dans tes habits d'argent,
Est-ce donc vers celle que j'aime
Que tu cours, si prompt et si gai ?
Ah, cher ruisseau, ami fidèle,
Sois de mon cœur le messenger ;
Apporte à celle qui m'est chère
Ce salut qui vient de si loin.

Toutes les fleurs
Qu'en son jardin elle cultive,
Que, tendrement,
Elle porte contre son cœur,
Toutes les roses,
Dans l'éclat de leur robe pourpre,
Petit ruisseau, ravive-les
De ton onde fraîche et limpide.

Quand sur tes bords,
Dans ses rêves plongée,
Songeant à moi
Elle penche sa tête,

Tröste die Süße
Mit freundlichem Blick,
Denn der Geliebte
Kehrt bald zurück.

Neigt sich die Sonne
Mit röthlichem Schein,
Wiege das Liebchen
In Schlummer ein.
Rausche sie murmelnd
In süße Ruh,
Flüstre ihr Träume
Der Liebe zu.

7. AUFENTHALT

Rauschender Strom,
Brausender Wald,
Starrender Fels
Mein Aufenthalt.

Wie sich die Welle
An Welle reiht,
Fließen die Thränen
Mir ewig erneut.

Hoch in den Kronen
Wogend sich's regt,
So unaufhörlich
Mein Herze schlägt.

Und wie des Felsen
Uraltes Erz,

Comfort the sweet girl
With a kindly glance,
For her beloved
Will soon return.

When the sun sets
With reddening gleam,
Rock my sweetheart
To sleep.
Murmuring, sweep her
To sweet repose;
Whisper her
Dreams of love.

RESTING PLACE

Rushing torrent,
Roaring forest,
Jutting crag,
My resting place.

As wave
Follows on wave,
So my tears flow,
Eternally renewed.

High in the treetops
The branches surge and sway,
Just as, unremittingly,
My heart throbs.

And, like the rock's
Ancient ore,

Console-la, la douce enfant,
D'un regard amical,
Car son aimé
Bientôt va revenir.

Quand le soleil descend
Dans les rougeurs du soir,
Berce l'aimée,
Afin qu'elle s'endorme ;
Murmure tendrement à son oreille,
Afin que son repos soit doux,
Chuchote-lui des rêves,
De tendres rêves d'amour.

MA DEMEURE

Torrent qui gronde,
Forêt qui bruit,
Rocher abrupt,
C'est là qu'est ma demeure.

Comme à la vague
Succède la vague,
Mes larmes coulent,
Toujours recommencées.

Aux cimes des arbres
S'agitent les branches,
Ainsi, sans répit,
Palpite mon cœur.

Et comme le minerai
De l'antique rocher,

SCHWANENGESANG, D.744

SWANSONG

CHANT DU CYGNE

Johann Senn (1795-1857)

Ewig derselbe
Bleibet mein Schmerz.

Rauschender Strom,
Brausender Wald,
Starrender Fels
Mein Aufenthalt.

9. „Wie klag' ich's aus
das Sterbegefühl,
Das auflösend
Durch die Glieder rinnt?

Wie sing' ich's aus
das Werdegefühl,
Das erlösend
Dich, o Geist, anweht?“

Er klagt', er sang
Vernichtungsbang,
Verklärungsfroh,
Bis das Leben floh.

Das bedeutet des Schwanen Gesang!

SCHWANENGESANG, D.957

Heinrich Heine (1797-1856)

10. DAS FISCHERMÄDCHEN

Du schönes Fischermädchen,
Treibe den Kahn an's Land;
Komm zu mir und setze dich nieder,
Wir kosen Hand in Hand.

Ever the same,
My anguish remains.

À jamais la même
Demeure ma peine.

Torrent qui gronde,
Forêt qui bruit,
Rocher abrupt,
C'est là qu'est ma demeure.

'How shall I lament
The sensation of death
That flows through my limbs,
Dissolving them?

How shall I sing
The sensation of life
That wafts over you, O spirit,
Redeeming you?'

It lamented, it sang,
Fearful of its annihilation,
Joyful in its transfiguration,
Until life fled.

Such is the burden of the swan's song!

THE FISHER MAIDEN

Lovely fisher maiden,
Guide your boat to shore;
Come and sit down by me,
And we will dally, hand in hand.

« Quelle plainte saura le dire,
Ce sentiment de mort
Et de dissolution
Qui parcourt tous mes membres ?
Comment le chanterai-je
Ce sentiment de devenir
Qui fait passer sur toi, ô mon esprit,
Son souffle rédempteur ? »
Ainsi s'en allait-il gémissant et chantant,
Dans la peur de l'anéantissement,
Dans la joie de la transfiguration,
Jusqu'à ce que la vie de lui se retirât.
Tel est le chant du cygne !

LA FILLE DU PÊCHEUR

Ô belle fille du pêcheur,
Vers la rive conduis ta barque ;
Viens ici t'asseoir près de moi,
Main dans la main, nous parlerons d'amour.

Leg' an mein Herz dein Köpfchen,
Und fürchte dich nicht zu sehr,
Vertrau'st du dich doch sorglos
Täglich dem wilden Meer.

Mein Herz gleicht ganz dem Meere,
Hat Sturm und Ebb' und Fluth,
Und manche schöne Perle
In seiner Tiefe ruht.

11. AM MEER

Das Meer erglänzte weit hinaus,
Im letzten Abendscheine;
Wir saßen am einsamen Fischerhaus,
Wir saßen stumm und alleine.

Der Nebel stieg, das Wasser schwoll,
Die Möve flog hin und wieder;
Aus deinen Augen, liebevoll,
Fielen die Thränen nieder.

Ich sah sie fallen auf deine Hand,
Und bin auf's Knie gesunken;
Ich hab' von deiner weißen Hand
Die Thränen fortgetrunken.

Seit jener Stunde verzehrt sich mein Leib,
Die Seele stirbt vor Sehnen;
Mich hat das unglückseel'ge Weib
Vergiftet mit ihren Thränen.

Lay your little head on my heart
And don't be too fearful;
After all, every day you trust yourself unheedingly
To the furious sea!

My heart is just like the sea:
It has its storms, its ebb and flow;
And many a lovely pearl
Rests in its depths.

BY THE SEA

The sea glittered far and near
In the last rays of evening;
We sat by the lonely fisherman's hut;
We sat silent and alone.

The mist arose, the waters swelled,
The seagulls flew back and forth;
From your tender eyes
The tears fell.

I saw them fall on your hand,
And I sank to my knees;
From your white hand
I drank away the tears.

Since that hour, my body has wasted away,
And my soul is dying of desire;
That unhappy woman
Has poisoned me with her tears.

Pose ta tête sur mon cœur,
Ne te montre pas si craintive,
Toi qui, pourtant, t'abandonnes, confiante,
Chaque jour au fier océan.

À la mer mon cœur est pareil,
Tempêtes et marées l'agitent,
Et plus d'une perle splendide
Dans ses profondeurs est cachée.

AU BORD DE LA MER

La mer au loin étincelait
Dans les derniers feux du couchant ;
Tous deux assis devant la maison du pêcheur,
Nous étions seuls et silencieux.

La brume se levait, le flot se soulevait,
La mouette volait en tous sens,
Et de tes yeux pleins de tendresse
Les larmes doucement coulaient.

Je les vis sur ta main tomber,
Et, à genoux me prosternant,
Au creux de cette blanche main
Me suis abreuvé de tes larmes.

Et depuis cet instant mon être se consume,
Mon âme se meurt de désir ;
Car cette femme, hélas, funeste,
De ses pleurs m'a empoisonné.

12. DIE STADT

Am fernen Horizonte
Erscheint, wie ein Nebelbild,
Die Stadt mit ihren Thürmen,
In Abenddämmerung gehüllt.

Ein feuchter Windzug kräuselt
Die graue Wasserbahn;
Mit traurigem Tacte rudert
Der Schiffer in meinem Kahn.

Die Sonne hebt sich noch einmal
Leuchtend vom Boden empor,
Und zeigt mir jene Stelle,
Wo ich das Liebste verlor.

13. DER DOPPELGÄNGER

Still ist die Nacht, es ruhen die Gassen,
In diesem Hause wohnte mein Schatz;
Sie hat schon längst die Stadt verlassen,
Doch steht noch das Haus auf demselben Platz.

Da steht auch ein Mensch und starrt in die Höhe,
Und ringt die Hände, vor Schmerzengewalt;
Mir graust es, wenn ich sein Antlitz sehe,
Der Mond zeigt mir meine eigne Gestalt.

Du Doppelgänger! du bleicher Geselle!
Was äffst du nach mein Liebesleid,

THE TOWN

On the far horizon
There looms, like a misty vision,
The town with its turrets,
Shrouded in twilight.

A dank breeze ruffles
The drab expanse of water;
With doleful strokes
The boatman rows my boat.

The sun rises once more
Radiant from the earth,
And shows me the place
Where I lost what I loved best.

THE DOUBLE

Still is the night, the streets are at rest.
In this house my sweetheart once lived;
She has long since left the town,
But the house still stands in the same place.

There, too, stands a man, staring upwards
And wringing his hands, overcome with grief;
I shudder when I see his face –
The moon shows me my own features.

You ghostly double! You pale companion!
Why do you ape the pain of love

LA VILLE

À l'horizon lointain
Paraît, comme un mirage,
La ville avec ses tours,
Drapée dans le couchant.

Un vent humide ride
L'eau grise du canal ;
Le rameur, dans ma barque,
Bat un rythme attristé.

Et le soleil encore
Se lève, étincelant,
Pour me montrer la place
Où j'ai perdu l'aimée.

LE DOUBLE

Calme est la nuit, les rues sommeillent,
Celle que j'aimais tant habitait ce logis ;
Depuis longtemps, déjà, elle a quitté la ville,
Mais la maison toujours se dresse
[au même endroit.

Un homme est là aussi, les yeux fixés au ciel,
Qui tord ses mains, de douleur accablé ;
La frayeur me saisit en voyant son visage :
La lune m'a fait voir mes propres traits.

Ô toi mon double, ô pâle compagnon !
Pourquoi viens-tu railler l'amoureuse détresse

Das mich gequält auf dieser Stelle,
So manche Nacht, in alter Zeit?

14. IHR BILD

Ich stand in dunkeln Träumen,
Und starrt' ihr Bildnis an,
Und das geliebte Antlitz
Heimlich zu leben begann.

Um ihre Lippen zog sich
Ein Lächeln wunderbar,
Und wie von Wehmutstränen
Erglänzte ihr Augenpaar.

Auch meine Tränen flossen
Mir von den Wangen herab –
Und ach, ich kann es nicht glauben,
Dass ich dich verloren hab'!

15. DER ATLAS

Ich unglücksel'ger Atlas! eine Welt,
Die ganze Welt der Schmerzen muß ich tragen,
Ich trage Unerträgliches, und brechen
Will mir das Herz im Leibe.

Du stolzes Herz! du hast es ja gewollt,
Du wolltest glücklich seyn, unendlich glücklich
Oder unendlich elend, stolzes Herz,
Und jetzo bist du elend.

That tormented me in this very spot
So many a night, in time gone by?

HER LIKENESS

I stood in sombre dreams
And gazed at her likeness,
And that beloved countenance
Stirred mysteriously to life.

Around her lips played
A wondrous smile,
And, as if with tears of melancholy,
Her eyes glistened.

My tears, too, streamed
Down my cheeks.
And, ah, I cannot believe
That I have lost you!

ATLAS

Unhappy Atlas that I am! A world,
The whole world of sorrows must I bear!
I bear the unbearable, and my heart
Would break within my body.

Proud heart, you willed it so!
You wished to be happy, infinitely happy,
Or infinitely wretched, proud heart,
And now you are wretched!

Qui m'a brisé le cœur à cette place même,
Tant de nuits, dans les temps passés?

SON IMAGE

Perdu dans une sombre rêverie,
Je contemplai son image,
Et le visage aimé
En secret se mit à vivre.

Sur ses lèvres se dessinait
Un sourire enchanteur,
Et des larmes de mélancolie
Brillaient au fond de ses yeux.

Mes pleurs aussi coulèrent,
Coulèrent sur mes joues –
Non, non, je ne puis croire
Que je t'ai à jamais perdue.

ATLAS

Ah! malheureux Atlas! je dois porter un monde,
Le monde entier de la souffrance,
Je supporte l'insupportable,
Et mon cœur en mon sein est près de se briser.

Cœur orgueilleux, c'est toi qui l'a voulu!
Tu voulais être heureux, infiniment heureux,
Ou infiniment malheureux, cœur orgueilleux,
Et maintenant te voilà misérable.

FANNY MENDELSSOHN

6 LIEDER, OP.1

Heinrich Heine

16. SCHWANENLIED, OP.1

Es fällt ein Stern herunter
Aus seiner funkelnden Höh,
Das ist der Stern der Liebe,
Den ich dort fallen seh.

Es fallen vom Apfelbaume,
Der weissen Blätter so viel,
Es kommen die neckenden Lüfte,
Und treiben damit ihr Spiel.

Es singt der Schwan im Weiher,
Und rudert auf und ab,
Und immer leiser singend,
Taucht er ins Flutengrab.

Es ist so still und dunkel,
Verweht ist Blatt und Blüt',
Der Stern ist knisternd zerstoßen,
Verklungen das Schwanenlied.

THE SWAN'S SONG

There falls a star
From its glittering height.
It is the star of love
I see falling there.

There fall from the apple tree
A multitude of white leaves.
There come frolicsome breezes
And play with them.

There sings a swan upon the lake
As it glides to and fro,
And, singing ever softer,
It plunges into its watery grave.

It is so still and dark:
Blossom and leaf have blown away,
The star has fizzled out and vanished,
The swan's song has faded.

CHANT DU CYGNE

Voici que tombe une étoile
Du haut des cieux étincelants,
C'est l'étoile d'amour
Que, tout là-bas, je vois tomber.

Du pommier voici que tombent
De blancs pétales à foison,
Les brises espiègles accourent
Et les emportent en jouant.

Voici le cygne sur l'étang
Qui chante, voguant çà et là,
Et, sa voix se faisant plus faible,
Plonge dans le tombeau liquide.

Tout est si sombre et si paisible,
Feuilles et fleurs sont envolées,
L'étoile est morte en un froufrou,
Le chant du cygne s'est éteint.

RECORDED IN JUNE 2020 (CD1) & OCTOBER 2020 (CD2)
AT SENDESAAL BREMEN (GERMANY)



SEBASTIAN STEIN RECORDING PRODUCER, EDITING & MASTERING CD1
CHRISTOPH FRANKE RECORDING PRODUCER, EDITING & MASTERING CD2

CHARLES JOHNSTON ENGLISH TRANSLATION

ACHIM RUSSE GERMAN TRANSLATION

MICHEL CHASTEAU FRENCH TRANSLATION (SUNG TEXTS)

VALÉRIE LAGARDE DESIGN & AURORE DUHAMEL ARTWORK

COVER PHOTO: © PLAINPICTURE/MINDEN PICTURES/ROB REIJNEN

INSIDE PHOTOS: PETER RIGAUD (JULIAN PRÉGARDIEN P.2),

GIORGIA BERTAZZI (MARTIN HELMCHEN P.3, CHRISTIAN TETZLAFF P.6, FLORIAN DONDERER P.6),

CARL PROCTOR (RACHEL ROBERTS P.7), HARALD HOFFMANN (MARIE-ELISABETH HECKER P.7),

NEDA NAVAE (TANJA TETZLAFF P.7)

ALPHA CLASSICS

DIDIER MARTIN DIRECTOR

LOUISE BUREL PRODUCTION

AMÉLIE BOCCON-GIBOD EDITORIAL COORDINATOR

ALPHA 748

© ALPHA CLASSICS / OUTHERE MUSIC FRANCE & SENDESAAL BREMEN 2021

© ALPHA CLASSICS / OUTHERE MUSIC FRANCE 2021

ALSO AVAILABLE



ALPHA 425



ALPHA 457



ALPHA 284



ALPHA 642

